Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 33

Artikel: La bonne rêvée
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225955

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 26.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

les Allemands dans le nez, qui se dresse dans sa couverte et qui se met à les apostropher... Cette fois, pour une engueulée ils en ont reçue une. Tu le connais, notre ministre ; il est des fois assez véhément quand il prêche, mais jamais tant que ça. On a bien pu rire le lendemain en y pensant, et lui riait autant que nous. Enfin, c'est seulement pour dire, quand on fait ces tournées, on a tous les plaisirs, et tous de ceux qu'on raconte devant le monde, sans que ça vous fasse vergogne.

— Oui... mais avec tout ça, ça doit coûter de la monnaie ces couratages par les montagnes.

— C'est sûr qu'on n'y va pas pour rien. Mais compte-voir, ceux qui ont par les fêtes ou qui sont toujours par les pintes, crois-tu qu'ils dépensent de moins ? Vouâh ! c'est tout le contraire; et puis qu'ils n'en rapportent pas grand'chose de bon, non pas que moi, je n'ai jamais eu regretté ma dépense. Et mon garçon non plus; rien que d'avoir eu ce goût, ça l'a toujours eu empêché de faire des cavilles.

— Quand tu m'auras tout dit... On serait presque pour penser qu'il faudra voir essayer une fois une de ces parties.

— Eh bien, c'est dit, Vincent. A la prochaine on t'emmène avec nous. Pour la première, on ne prendra pas du trop haut, ni du trop difficile, mais tu veux voir si ça ne redemande pas.

Gédéon des Amburnex.

LA MORT DU RIFLARD

ON sait que ce fut Pépin qui inventa le parapluie. Non pas Pépin le Bref, mais Pépin tout court, ce qui n'est pas la même chose. Le premier parapluie était une bâche huilée formant une sorte de coupole au-dessus d'un manche de balai. Il n'était pas pliant et devait donc rester toujours ouvert. Si bien que si au cours de votre promenade la pluie cessait brusquement pour faire place au plus brillant soleil, vous deviez continuer à porter votre toiture. Les premiers parapluies n'eurent aucun succès. C'est seulement à partir du moment où la bâche huilée fut remplacée par de la soie et les montants par des baleines articulées, que sa vogue commença.

Le parapluie évolua avec les mœurs. On en fit de toutes les couleurs et de tous les formats. Jadis monumental, on finit par lui donner les proportions d'un gros champignon. Aujourd'hui, bien peu de gens l'emploient encore. Les femmes en portent un sous le bras, mais c'est simplement prétexte à arborer une crosse de la dernière fantaisie.

Et chose curieuse, c'est à la bâche huilée qu'on revient, mais on se la met sur le dos.

Parmi les noms que l'on donne à cet ustensile qui fut longtemps un objet de première nécessité, celui de riflard fut le plus usité. Riflard c'était le nom d'un personnage de comédie qui, voici 130 ans, amusait les amateurs de théâtre en paraissant sur la scène armé d'un énorme parapluie.

Et savez-vous depuis quand ce mot est français ?

C'est aujourd'hui, en l'année 1934, que l'Académie française l'a inscrit à son dictionnaire. Il y a belle lurette, pourtant, que le mot a disparu et il ne tardera plus longtemps que la chose en fasse de même...

J. D.

LES EXPRESSIONS POPULAIRES

BOB, *accent anglais :*

— Ne me parlez pas du français — j'entends la langue française, le français, — homme — est charmant. Mais la langue française ! Il y a quantité de mots qui se prononcent de la même façon et ne veulent pas dire la même chose et, par contre, d'autres qui ne se prononcent pas de la même façon veulent dire la même chose. C'est à n'y rien comprendre et il m'est arrivé maint désagrément à cause de cela.

Et ces expressions bizarres qui émaillent la conversation !... *Emaillent la conversation !* Voilà une drôle de façon de s'exprimer ! Je me demande comment on peut émailler une conversation.

Hier, j'étais avec mon propriétaire. *Il est bon comme le bon pain* — encore une expression qui ne devrait pas exister. On sait que le bon pain est bon. Mon propriétaire est donc comme le gâteau, mais il a un grand défaut, presque un vice ; il emploie beaucoup ces expressions familières et vulgaires qui abondent dans la langue française et me semblent, la plupart, inconérentes. Nous cheminions côte à côte. Il me montre un homme ventru, d'aspect imposant, qui fumait un cigare.

— Cet homme est riche et capable, me dit-il. *Il a du foin dans ses bottes.*

Or, l'homme en question ne portait pas de bottes. Mais peut-être était-ce dans des bottes qu'il possédait et se trouvaient chez lui. Du foin dans ses bottes ? Pourquoi ? Pour avoir plus chaud aux pieds ? Après tout, ce n'est pas très ridicule d'avoir du foin dans ses bottes. On met bien de la paille dans ses sabots. Mais je ne vois pas en cela un signe de richesse et de capacité.

Mon propriétaire crut bon d'ajouter « Mazette! Il est vêtu à la toute dernière mode! *Il ne se mouche pas du pied !* »

Se moucher avec les doigts... de la main. C'est parce qu'il était vêtu à la dernière mode qu'il ne se mouchait pas du pied ! Alors, les miséreux se mouchent avec *leur* pied — un seul... C'est vraiment à n'y comprendre !... Et *manger de l'argent !* J'ai entendu prononcer cela bien des fois. L'argent, ce doit être indigeste. Et *jeter son argent par les fenêtres !*... Dire qu'il y a des gens qui jettent leur argent par les fenêtres!... Ah ! je comprends ! Ils en jettent à des chanteurs ambulants ! Et *ne pas avoir qu'une chatte à fouetter !* Y aurait-il des gens qui fouettent les chattes ? Pourquoi les chattes, plutôt que les chats ? Sans doute parce que c'est plus gourmand et que c'est pour les punir de quelque larcin qu'on les fouette...

Heureux comme un poisson dans l'eau. Pourquoi pas comme un oiseau dans l'air ?

Donner un coup de main. Une giffle, sans doute. Dernièrement, mon propriétaire qui m'avait accompagné à la gare, me dit, au moment où je montais dans le train : « Vos paquets sont lourds. Je vais vous donner un coup de main. »

Parce que mes paquets étaient lourds, il allait me frapper ! C'est un peu fort !

Et *avoir le cœur sur la main ?* Non, mais, a-t-on jamais vu cela ! J'ai contemplé toutes sortes de phénomènes, mais n'ai jamais vu une personne qui avait le cœur sur la main.

J'ai également entendu mon propriétaire dire à sa femme qui ne parvenait pas à retrouver son épingle à chapeaux. « Voyons... Elle est là... *Elle te crève les yeux* ». Or, l'épingle ne lui crevait pas du tout les yeux, sans quoi elle eût su où elle était. D'ailleurs, en admettant qu'elle lui crevât les yeux, ç'aurait été une raison pour qu'elle ne la vit pas.

Avoir le compas dans l'œil, c'est cela qui doit être gênant! Je me demande comment pareil accident peut arriver et, surtout, comment on peut garder cet objet dans son œil !

On dit aussi de quelqu'un qui tombe qu'*il ramasse une pelle,* ou *une bûche.* Je suis tombé plusieurs fois et n'ai rien ramassé dans ma chute. Un terrassier qui se baisse pour prendre sa pelle se trouvant à terre, tombe, de même qu'un bûcheron qui se baisse pour prendre une bûche. Mon esprit s'égare. J'ai beau me *creuser* la tête ! Ces Français ne craignent vraiment pas la souffrance. Ils se plantent des compas dans les yeux, se creusent la tête... Quel courage !

Battre la campagne ! Il faut être fou, vous en conviendrez ! Ah ! je crois comprendre ! Battre la campagne, c'est battre les campagnards. Pourquoi battre des campagnards ? Ces gens ne méritent pas plus de corrections que vous et moi.

Danser devant le buffet veut dire *n'avoir rien à se mettre sous la dent.* Pourtant, quand on n'a rien à manger, on n'a pas le cœur à danser. A moins que danser devant un buffet remplace avantageusement un repas. Qui danse dîne. Rien, à se mettre sous la dent est un terme impropre. On ne mange pas avec une seule dent, sauf quand on a perdu toutes les autres. Riez si bon vous semble... Vous ne m'empêcherez pas de trouver toutes ces expressions idiotes. Celui qui les emploie a le droit d'en user d'autres, de son invention et tout à fait absurdes. Je pourrais en créer : chanter comme un calendrier de poche, respirer des moellons de zinc peint, avoir de la panade de hareng maigre devant le dos, saisir le vent qui coule sur la tour Bel-Air... C'est littéralement idiot, n'est-ce pas ? Pas plus que prendre ses jambes à son cou ou s'ennuyer comme un croûton de pain derrière une malle. Riez si vous voulez ! *Eclatez même de rire !* Ce n'est pas dangereux. Votre individu demeurera entier, quand même vous ririez *à gorge déployée*... Gorge déployée... Comment peut-on déployer une gorge ? Non, ne me parlez pas de ces expressions... *Il pourrait vous en cuire !*... — Encore une... — Il y a de quoi *perdre la tête*... Tenez encore. Ah ! Cela suffit ! C'est assez !... On en trouverait indéfiniment...

Gaston C.

La bonne rêvée. — Deux jeunes époux se rendent au bureau de placement afin d'y trouver une bonne d'enfant pour un gentil bambin qui les accompagne.

Une seule personne est à leur disposition et c'est une négresse. Elle a le nez épaté, les lèvres lippues et deux rangées de dents qui pourraient faire des touches de piano. Elle paraît coquette et propre, les jeunes époux se consultent et décident de la prendre ; mais, auparavant, ils s'informent des aptitudes de la négresse et la questionnent :

— Aimez-vous beaucoup les enfants ?

— Oh ! Monsieur, répond-elle, je ne sais plus, il y a déjà longtemps que je n'en ai pas mangé.

UN QUATUOR

UN quatuor comme je n'en avais pas encore vu et surtout entendu et qui m'a remué d'une douce gaîté, un peu ironique, je l'avoue. J'ai joui de cette nouveauté tout à fait imprévue, pas à la façon d'une audition du quatuor du Flonzaley ou du quatuor Busch, par exemple, mais j'ai goûté son archaïsme en même temps que son originalité.

Ils étaient donc quatre installés pittoresquement à des hauteurs différentes sur une estrade, à l'ombre de deux jeunes tilleuls. Le cornettiste occupait le siège le plus élevé, celui de directeur, et ses ta-ra-ta-ta dominateurs modulaient nettement la cadence, appuyée et soutenue par ses trois partenaires ; sa figure poupine se gonflait en prenant des tons écarlates et ses lèvres s'appliquaient avec ferveur à l'embouchure. Les yeux mi-clos sur l'instrument relevé, il avait quelque ressemblance avec l'ange sonnant de la trompette du Jugement dernier.

Le trombone, son voisin de droite, assis un demi-degré plus bas, se démenait pour allonger ou raccourcir ses tubes avec la célérité voulue et l'exactitude nécessaire ; dans sa figure pâle de transpiration, ses yeux s'ouvrirent en boule de loto pour fixer la partition. Il y mettait tant de conviction que son instrument trouvait des éclats inusités, des notes filées, enflées, nourries, saccadées, pétaradantes, de tous les calibres.

Quand il s'agissait d'une valse langoureuse, le saxophone remplaçait le trombone et ne se distinguait pas moins entre les même doigts et sous l'inspiration d'une bouche habile à sucer et à faire chanter l'anche.

L'accordéoniste, à la gauche et au-dessous du chef, se pâmait sur sa boîte extensible, à soufflets ; la tête penchée, tendait l'oreille gauche pour ne rien perdre des harmonies élaborées à la force des doigts et des poignets et que couvraient parfois les sons éclatants des cuivres et les coups martelés de la grosse caisse, qu'un bras souple rythmait avec précision. Le « batteur », seul debout, le nez au vent, jetait de temps à autre un regard sur le directeur, afin de s'assurer du point final et de ne pas le souligner d'un boum intempestif.

Ces quatre instruments disparates parvenaient à former un ensemble des plus plaisant, quelque peu folichon, d'une originalité peu commune, ensemble qui ne se piquait pas d'une justesse impeccable, mais qui, cependant, ne martyrisait pas les oreilles délicates ; il y avait la note comique en même temps que vaudevillesque, qui vous forçait à sourire, la note simple et rustique convenant à ce coin de campagne où l'odeur des foins mûrs s'alliait à celle des roses. Chaque exécutant s'évertuait à faire valoir sa